

LA GENÈSE, II, 8-17 : LE JARDIN DU PARADIS

⁸ Puis l'Éternel Dieu planta un jardin en Éden, du côté de l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé.

⁹ L'Éternel Dieu fit pousser du sol des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

¹⁰ Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras.

¹¹ Le nom du premier est Pischon ; c'est celui qui entoure tout le pays de Havila, où se trouve l'or.

¹² L'or de ce pays est pur ; on y trouve aussi le bdellium et la pierre d'onyx.

¹³ Le nom du second fleuve est Guibon ; c'est celui qui entoure tout le pays de Cusch.

¹⁴ Le nom du troisième est Hiddékel ; c'est celui qui coule à l'orient de l'Assyrie. Le quatrième fleuve, c'est l'Euphrate.

¹⁵ L'Éternel Dieu prit l'homme, et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder.

¹⁶ L'Éternel Dieu donna cet ordre à l'homme : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin.

¹⁷ Mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.

1^{er} extrait. – Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*, 1717.

v. 8. Or le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un jardin délicieux, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé.

Dieu place d'abord l'homme dans le Paradis de délices. Ceci s'entend des douceurs de l'état passif de lumière, et d'amour, et de la présence de Dieu sensible, qui est le plus grand de tous les plaisirs qui se peuvent avoir en cette vie.

v. 9. Le Seigneur Dieu avait aussi produit de la terre toutes sortes d'arbres beaux à voir, et dont le fruit était doux à manger, et l'arbre de vie au milieu du Paradis, avec l'arbre de la science du bien et du mal.

10. De ce lieu de délices sortait un fleuve qui arrosait le Paradis, qui de là se divisait en quatre canaux.

Dans cet état passif tout fleurit dans l'âme, et les arbres de ses puissances se trouvent tous chargés de la pratique des vertus, sans que l'âme puisse connaître comment elles ont été produites dans la terre de son cœur. Ces fruits sont délicieux : car alors la pratique des vertus est très-agréable.

L'arbre de vie est au milieu : cet arbre de vie est Dieu même, qui est la source de toute vie, et qui vivifie par l'Esprit de sa grâce le fond de l'homme qui a le bonheur de lui être uni, afin qu'il ne porte que des fruits de vie. L'arbre de la science du bien et du mal est Jésus-Christ, qui, étant la divine Sagesse, fait, ainsi que dit le Prophète, rejeter le mal, et choisir le bien, et sait parfaitement discerner en quoi l'un et l'autre consiste. La plupart des hommes ignorent ce discernement, ils disent que le mal est bien, et que le bien est mal : ils donnent aux ténèbres le nom de lumière et à la lumière le nom de ténèbres. Leur tromperie vient de ce qu'ils se fient à leurs propres lumières, au lieu de demander à J. Christ la communication de sa sagesse. Cet arbre de la science du bien et du mal ne devait pas manquer dans le Paradis où l'homme devait vivre, puisque cette connaissance lui était absolument nécessaire pour se bien conduire : mais il devait se contenter de ce que la Sagesse divine lui en avait communiqué, qui était plus que suffisant pour sa conduite, et ne pas porter son ambition jusqu'à vouloir pénétrer des secrets que Dieu lui avait voulu cacher, et dont la recherche curieuse et superbe ne servît qu'à l'aveugler.

Le fleuve qui arrose le Paradis de délices, qui est le parterre intérieur de notre âme, c'est la grâce, qui coule dans le cœur du juste : et cette grâce se divise en quatre parties, soit parce qu'elle prend différents noms, selon ses différents effets, quoique ce soit toujours la même grâce dans sa source ; soit afin de se répandre sur toutes les facultés et actions de l'homme, ainsi que ces quatre rivières sortaient du lieu de délices pour arroser la terre. Ce qui nous marque, de plus, que la grâce nous a été méritée par Jésus-Christ, et que les grâces mêmes qui furent données à Adam depuis sa chute lui furent accordées en vue de Jésus-Christ, et par le mérite de sa rédemption.

*

v. 15. Le Seigneur Dieu prit donc l'homme, et le mit dans le Paradis de délices, afin qu'il le cultivât, qu'il le gardât.

16. *Et il lui fit ce commandement, disant : mangez des fruits de tous les arbres du Paradis.*

17. *Mais ne mangez pas de celui de l'arbre de la science du bien et du mal. Car au même jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.*

Après que Dieu a mis l'homme dans ce Paradis de délices, qui est le centre de son âme, et qu'il lui a donné sa grâce avec surabondance, et une grâce qui le garde par tous les endroits, en sorte qu'il ne peut déchoir sans une infidélité notable ; après, dis-je, l'avoir comblé de si grands dons, il veut *qu'il garde et cultive le Paradis*. C'est en quoi consiste la fidélité de l'âme, à garder et cultiver ce que Dieu lui a confié.

Quelle est cette *garde*, mes chers frères ? Apprenons-le de Jésus-Christ : Veillez, dit-il, et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. Il faut donc garder cette terre en veillant, et en veillant à Dieu continuellement : car c'est cette sorte de veille que Dieu veut de nous, afin qu'elle soit toujours soutenue de la prière, comme le disait David : *Je veillerai à vous, mon Dieu, dès le point du jour* ; c'est en vain que nous veillons à la garde de notre ville, si le Seigneur ne la garde lui-même. Mais, dira-t-on, si je ne veille pas sur moi et que, me négligeant moi-même, je me contente de veiller à Dieu seul, je serai surpris de mes ennemis. C'est tout le contraire : car sitôt que nous nous oublions de nous-mêmes pour ne penser qu'à Dieu, l'amour qu'il nous porte lui fait prendre plus de soin de nous : parce qu'il ne se laisse jamais vaincre en amour, quoiqu'il se laisse vaincre par l'amour. Ne sommes-nous pas bien mieux gardés par le fort et puissant protecteur que par nous-mêmes ? Quelque soin que nous prenions de veiller sur nous, il est certain qu'un plus puissant que nous nous désarmera et s'emparera des mêmes choses que nous gardions avec tant de soin. Mais si nous mettons toutes nos affaires entre les mains de Dieu, ne pourrions-nous pas dire avec une extrême confiance, comme un autre S. Michel : qui est aussi fort que Dieu ?

Dieu veut encore que nous *cultivions* ce paradis délicieux de notre intérieur. Et quelle est cette culture ? Notre divin Maître nous l'enseignera : *Renoncez*, dit-il, *à vous-mêmes, et portez tous les jours votre croix*. Se renoncer incessamment dans tout ce que la nature pourrait désirer d'opposé à Dieu et se résigner continuellement à mesure que l'on se renonce, afin de porter avec égalité les diverses croix, peines et contrariétés que Dieu permet nous arriver, c'est le travail de l'homme qui, aidé des eaux abondantes de la grâce, qui ne lui manquent jamais, demeure dans l'ordre de la volonté de Dieu, et arrive de cette sorte à sa fin.

Dieu permet à l'homme de *goûter de toutes* ces délices représentées par les *fruits*, c'est-à-dire de toutes les vertus ; mais *il lui défend celui de la science du bien et du mal*, qui est l'usurpation de notre propre conduite au préjudice du règne de Jésus-Christ sur nous. Si vous en goûtez, dit-il, vous mourrez : c'est que par là on s'empare de ce qui n'appartient qu'à Dieu, et on se l'attribue, regardant comme un fruit de ses soins ce qui vient de la pure bonté de Dieu. Et comme tout arbre qui n'est pas enté en Jésus-Christ ne peut porter de bon fruit, aussi tout bon fruit vient nécessairement de Jésus-Christ, dans lequel nous sommes entés, afin qu'il rapporte lui-même du fruit en nous ; or celui qui veut se conduire soi-même et qui se soustrait au domaine de Jésus-Christ, s'attribuant par sa réflexion le bien que Dieu fait en lui par Jésus-Christ Notre Seigneur, y prend de la complaisance ; et c'est par là qu'en cet état de grâce, si merveilleux, l'on donne entrée au péché, la curiosité et la vue propre dans les biens de Dieu lui donnant la mort.

Quoiqu'il soit dit : *le jour même que vous en mangerez, vous mourrez*, l'âme ne meurt pas pour cela le jour même qu'elle commet cette usurpation (j'entends ici non la mort du péché, mais l'état de mort mystique), elle ne meurt pas, dis-je, dès ce jour : elle serait trop heureuse : mais elle est condamnée à mourir ; et c'est dès lors que commence son supplice : comme Adam ne mourut pas aussitôt qu'il eût péché ; mais il fut dès ce moment destiné à la mort, dans le travail de laquelle il entra d'abord. Il est dit dans le texte : *vous mourrez de mort* ; cela veut dire que Dieu ne se contente pas d'une demi-mort, ni de mille morts ou mortifications ; mais il faut qu'une mort réelle et véritable s'ensuive ; sans quoi il n'y a point de vraie mort, mais seulement une image de mort.

2^e extrait. – Charles-Hector de SAINT-GEORGES DE MARSAY, *Explication des trois premiers chapitres de la Genèse*, 1738.

1. Quel est ce jardin où Dieu a placé l'homme, après l'avoir créé dans l'innocence, autre que le Centre de l'âme, où Dieu même habite ? Là il demeure comme dans un Jardin agréable, tranquille, entouré de toutes sorte

de délices, là est *l'arbre de science de bien et de mal*, duquel il ne doit point manger, devant demeurer dans une ignorance absolue du mal, occupé de Dieu seul, sans sortir de lui ; il est dans tout bien, et ne sait ce que c'est que le mal ; Dieu seul est sa nourriture, c'est à lui seul à qui il doit laisser toute distinction ; il n'en doit avoir aucune, occupé seul de son amour qui est Dieu ; dans lui il peut manger *de tout arbre qui est dans le jardin*, cela veut dire que restant dans l'union Divine, ce qui lui est donné là est sa nourriture légitime, et rien ne lui peut nuire, parce qu'il est concentré en Dieu, avec tous ses désirs et affections, et ainsi quelque diversité qu'il y ait de fleurs et de fruits dans ce jardin admirable, il en jouit et s'en nourrit en Dieu dans son union, sans sortir de cette union ; mais aussitôt qu'il en sort par propre volonté et désir de savoir et d'avoir, aussitôt tombe-t-il dans la propriété, dans la diversité, c'est là sa chute.

2. En Dieu, l'homme a toute science ; et ce n'est point une ignorance, une stupidité, que d'être dans l'unité Divine : oh non sans doute ! Car c'est en lui que réside toute vraie science, sagesse, et tout bien ; en un mot, étant dans son union, nous avons part à tous ses biens, et il nous en fait jouir abondamment ; mais il faut rester en lui, et ne pas vouloir donner son amour et ses affections à ses dons hors de lui : regarder ses dons hors de lui, les vouloir posséder en propre en soi-même, c'est sortir de l'union Divine, c'est manger du fruit défendu, *de l'arbre de science de bien et de mal*, c'est sortir de la dépendance Divine, et vouloir être Dieu soi-même ; par là on se retire de l'union où l'on est avec Dieu, l'on donne son amour et sa complaisance à soi-même, et aux dons qui nous paraissent beaux et désirables à voir ; et les regardant hors de Dieu, les convoitant, l'on retire son amour de Dieu qui doit seul l'avoir et dont il est jaloux, ayant créé l'homme pour lui, à son image, (Prov. 8. v. 31.) *pour prendre ses délices en lui*, et pour que réciproquement l'homme ait tout son plaisir en Dieu, dans lequel il jouit de tous ses dons, comme dans la source bien plus excellemment qu'il ne peut jamais faire hors de Dieu, hors duquel ces mêmes dons, séparés de Dieu, lui deviennent funestes, attirant son amour et son affection qu'il dérobe à son Dieu, et tombe dans la paillardise, qui n'est autre chose que donner son amour et son affection aux choses créées, en les retirant de l'objet seul légitime auquel il appartient, comme à l'Époux qui veut nous posséder tous entiers, comme étant ses Épouses.

3. Voilà pourquoi il nous donne ce seul et grand commandement : (Luc. 10. v. 27.) *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, et de toutes tes forces*. Nous voyons qu'il veut l'homme tout entier, sans aucun partage : et quelle grâce, quel privilège, ô Dieu, que tu daignes vouloir avoir nos affections ! Mon Dieu, quel honneur ! En vérité cela passe toute compréhension, que tu veuilles nous honorer de ton union ! Nous en sommes sortis, et sommes par là devenus bien misérables ; voulant avoir tout, nous avons perdu tout ; voulant prendre notre plaisir dans les créatures et nous complaire en nous-mêmes et en elles, nous sommes tombés dans toutes les misères qui nous accablent.

4. Dieu donc est lui-même le jardin admirable, où il a placé l'homme ; c'est son lieu naturel, où il lui a destiné sa demeure, et dans laquelle il jouit de tout bien et de tout bonheur inexprimable. De ce jardin il sort un fleuve pour arroser le même jardin, le centre de l'âme, où Dieu demeure avec l'homme : ce sont les eaux dont notre Seigneur Jésus Christ parle, qui découlent *du ventre de ceux qui croiront en lui* (Jean 7. v. 38.), qui rentrent dans son union ; notre Seigneur nomme ici le ventre le Centre de l'âme, ce Paradis d'où sort ce fleuve admirable, qui est les eaux de la grâce qui découlent avec abondance de ces âmes qui ont été remises par le Sauveur dans cette demeure d'où le péché, la propriété et le détour de Dieu nous a chassés dès notre origine. Ce fleuve se divise en quatre.

v. 11. *Le premier est Pison : C'est celui qui coule tout autour de tout le pays de Havila, où l'on trouve de l'or.*

v. 12. *Et l'or de ce Pays-là est bon : C'est là aussi où se trouve le Bdelion et la pierre d'Onyx.*

5. Le premier fleuve qui sort de ce jardin est celui qui coule tout autour du pays où l'on trouve le meilleur or. Quel est ce pays-là ? Ce sont les cœurs où l'on rencontre la pure charité, où l'amour de Dieu est pur. C'est cet or là que produit le premier fleuve des eaux de la grâce, sur lesquelles le Saint Esprit se repose et les rend fécondes. C'est cette terre chérie de Dieu qui lui est agréable, qu'il prend plaisir à rendre fertile en cet or, qui est très bon, pur, et sans mélange d'aucune propriété. Ô heureuse terre ! qui est propre à être ainsi rendue fertile par cet amour ; quoiqu'elle paraisse d'ailleurs sèche et aride, et ne produise ni autre herbe, ni fruits, toute brûlée

qu'elle paraît par les rayons du soleil qui la dessèchent ! Elle produit le plus excellent métal, propre à toutes choses ; cette eau tourne tout à l'entour de ce pays du pur amour, il en est tout investi, il n'y a que l'onction de cette grâce qui l'environne, et elle ne produit d'autre fruit que cet or excellent.

6. Cette terre se voit avec agrément desséchée et toute noircie par les rayons ardents de son soleil qui est Dieu : car en même temps qu'il la rend ainsi aride par sa chaleur brûlante, il la fait être infiniment fertile, et l'enrichit de ses trésors immenses ; non seulement de l'or très pur de la parfaite charité, mais on trouve aussi dans cette âme le Bdelion et la pierre d'Onyx, qui marque l'immobilité, la dureté, la stabilité, la clarté, que produit la pure charité, dans cette âme remplie ainsi des trésors les plus précieux, qu'elle ne garde pas pour elle, mais dont elle enrichit tous les habitants de la terre, qui viennent prendre de ses richesses : ils viennent la creuser, la déchirer pour fouiller dans ses entrailles ; ce qui marque fort bien les souffrances qu'il faut que ces âmes essuient, par lesquelles souffrances elles font part de leurs richesses aux âmes que Dieu adresse à elles pour les enrichir et leur communiquer les trésors de grâce que Dieu fait couler de leur centre ou de leurs entrailles sur ces âmes, qui les guérissent, les désaltèrent et fortifient. Comme cet or qu'elles communiquent est très bon, cela marque sa pureté exquise, et qu'il n'est nullement mélangé avec la terre de la créature, avec sa propriété. Ainsi, quoiqu'il se repose dans la créature, elle ne le corrompt point, et ceux qui reçoivent de cet or le reçoivent dans sa pureté, comme venant immédiatement de Dieu, sans mélange de la créature, qui a été faite par l'opération de son soleil ardent, un canal très pur de pierre d'Onyx très dur, net et clair, duquel les eaux ne sont ni troublées ni gâtées.

v. 13. *Le Deuxième fleuve est Guihon. C'est celui qui coule tournoyant par tout le pays de Cus.*

7. Ce second fleuve signifie l'humilité et la souplesse des âmes dans lesquelles le jardin d'Heden est rétabli et manifesté ; cette vertu capitale coule et se répand de leur âme, et en cause la plus grande fécondité, et en fait le plus grand ornement : cet anéantissement entier dans lequel elles sont et vivent, qui fait qu'elles ne peuvent s'attribuer en aucune manière les grâces, la fécondité, la beauté dont Dieu les orne comme un jardin excellent. Ce fleuve le plus fertile tourne tout autour du Pays de Cus. C'est le Pays des Mores. Cette humilité si charmante et féconde est produite par la continuelle et solide connaissance de nous-mêmes : elle tourne par tout ce Pays des Mores ; nous montre toujours à nous-mêmes notre laideur et noirceur, parcourt toutes nos faiblesses et misères, et nous manifeste en tournoyant par tout ce Pays de notre propre fragilité et misère, toute notre noirceur et laideur, qui fait que nous nous haïssons nous-mêmes souverainement, et ne pouvons avoir aucune complaisance en nous-mêmes ; nous ne voyons en nous, lorsque nous nous regardons, rien que cette laideur et noirceur qui nous fait horreur, nous fait ainsi mourir à toute propre complaisance ; et c'est justement cette juste haine de nous-mêmes qui nous fonde dans cette humilité si nécessaire, nous garantit et affranchit de toute attribution, et de toute propriété, et en étant délivrés, nous devenons capables d'une fécondité admirable, causée par les eaux de la grâce qui forment ce second fleuve capital qui découle de ce jardin de Dieu.

8. Remarquez que l'âme la plus anéantie qu'il ait plu à Dieu de manifester de nos jours porte le nom de ce second fleuve¹.

v. 14. *Le nom du troisième fleuve est Hidekel, qui coule vers l'Assyrie.*

9. C'est le fleuve d'où découlent toutes les connaissances Divines que Dieu donne à cette âme anéantie ; connaissances que Dieu lui communique par le moyen des Chérubins, qui sont des anges forts et puissants, employés à cela. C'est auprès de ce fleuve où le Prophète Ézéchiël reçut les visions et révélations qu'on lit dans son livre, qui marquent admirablement bien ce que Dieu communique à l'âme en faisant couler dans son jardin les eaux de la grâce qui lui communiquent la connaissance et l'intelligence de toutes choses, qui forment ce troisième fleuve qui va à la rencontre d'Assyrie ; il va à la rencontre de toutes les forces humaines, de leur vaines connaissances et prétendue sagesse ; il les détruit et en montre à l'entendement éclairé la vanité et la folie, quelque grand, puissant et sage que soit ce Royaume de la prudence et sagesse humaine aux yeux de la raison corrompue, et de l'entendement destitué de la lumière Divine. Ce Royaume puissant et sage est bien figuré par celui d'Assyrie, ou a dominé dans son temps la force humaine, par la grandeur de cette Monarchie, et la sagesse humaine ayant fleuri par les Astrologues et Mages qu'il a fournis.

¹ C'est *Mad. Guion*. (Note de Saint-Georges de Marsay.)

10. *Le quatrième fleuve est l'Euphrate.* Des trois autres fleuves il est dit quelque chose, mais de celui-ci, rien du tout. C'est que d'être submergé dans la Divinité, cet état est inexprimable et incompréhensible ; il ne faut en rien dire, et l'on ne le peut. C'est plutôt une mer qu'un fleuve à cause de sa grandeur, vastitude, et cours lent et tranquille ; qui marque très bien l'abandon total, le submergement, la perte de cette âme dans la Divinité ; la paix, le repos, le cours paisible, la vastitude dans laquelle l'âme y vit, coulant et s'enfonçant toujours davantage avec un repos admirable et plus tranquillement que lentement, dans l'océan Divin.

11. Ô mon Dieu ! où trouver des termes capables d'exprimer la réalité et vérité, grandeur, pompe, et majesté de ces choses, telles que tu en donnes la vue aux yeux de l'Esprit ! Imprime-les toi-même dans les cœurs qui en sont capables, car en vérité tout ce qui en est exprimé ici est si faible, si bas, si peu digne des choses dont on bégaye, que j'en ai honte moi-même ; comment doit-il paraître à tes yeux, ô mon Dieu ! Parle, Seigneur ! parle toi-même, dans tous les cœurs ! Forme-t-en qui t'écoutent et puissent entendre ta voix, et ils entendront et comprendront, expérimenteront en eux-mêmes la beauté et la bonté du séjour que tu as destiné à notre premier Père, et dans lequel tu nous veux ramener pour y habiter éternellement avec toi, ô notre Dieu et Roi !

v. 15. *L'Éternel Dieu donc prit l'homme, et le mit dans le jardin d'Heden pour le cultiver et pour le garder.*

12. Ce n'était pas pour qu'il le cultivât d'une manière pénible par son travail, comme il faut à présent faire un jardin exquis ; mais la culture que Dieu voulait d'Adam était qu'il laissât tous ces fleuves et terrains admirables faire leur effet, qui est de produire en lui et hors de lui tous les effets, les fleurs, fruits, et créatures merveilleuses dont l'onction de la grâce, ou l'Esprit de vie de Dieu, les rendait capables ; c'est ce que l'homme faisait, en se plongeant sans cesse par son amour, sa volonté, et tout son Être dans son Dieu, demeurant abîmé en lui comme dans l'océan et dans son élément, où il restait heureux dans une félicité incompréhensible, incomparable, et inépuisable ; de cette manière il l'aurait cultivé et augmenté, fait fructifier sans cesse avec allégresse inaltérable et incomparable ; il aurait pris sans cesse nouvelle vie, reçu nouvelle ardeur du feu de l'amour Divin dedans son Cœur ; il se serait sans cesse abîmé et plongé plus profondément dans l'océan divin sans fin. *Retournons donc dans cet heureux séjour ! Le Sauveur nous y veut ramener, il ne faut que se renoncer pour y rentrer, faisons-le donc sans différer !*

13. Adam gardait ce jardin, en restant dans la dépendance, dans l'innocence, dans l'unité ; ne regardant que Dieu sans penser à lui-même, il jouissait de tous les biens, sans soins, ni souci, n'étant pas à lui ; il laissait le maître en prendre soin, qui le faisait sans peine, l'ayant formé de rien ; l'entretien ne lui en coûte rien : l'obéissance, la dépendance, de ne s'en rien approprier, sachant bien que rien n'est à lui, ne l'ayant point fait ni formé, non plus que soi-même, est tout ce que Dieu demande d'Adam qu'il reconnaisse ; et de nous aussi, alors nous vivrons sans souci.

3^e extrait. – Louis-Claude de SAINT-MARTIN, *Le nouvel homme*, 1796.

Quiconque n'a pas senti le souffle doux de la sagesse descendre sur lui, précipiter en terre toutes les matières étrangères qui encombraient ce feu et l'empêchaient de se montrer dans toute la splendeur et la régularité de sa forme, quiconque, dis-je, n'a pas fait cette utile expérience, ne connaît pas encore la véritable voie.

En effet, c'est à cette voie que se font connaître les récompenses promises à l'homme de désir qui s'est consumé dans la vigilance et dans le zèle à garder la citadelle qui lui est confiée ; à cet homme de désir qui s'est promis de ne jamais se livrer à une spéculation de l'esprit et de l'intelligence sans avoir auparavant consacré des efforts et un temps à quelque œuvre active de l'esprit ; tant il est persuadé que l'homme doit toujours craindre de ne pas assez agir, et ne jamais craindre de ne pas assez savoir ; et cette sage crainte de ne pas assez agir établit en lui une vertu tout aussi salubre, celle d'être toujours prêt à suivre les ordres de son maître, toujours plein de résignation à tous les événements où ses services le peuvent entraîner, enfin toujours heureux dès qu'il peut se rendre intérieurement le consolant témoignage qu'il a été zélé pour la gloire de ce maître, et qu'il n'a point été en faute ni en retard dans son service.

C'est donc le souffle doux de cette sagesse qui développera dans le nouvel homme sa véritable prière qui est l'action naturelle de son être ; car cette prière ne doit avoir d'autre but que de maintenir, dans l'homme, l'ordre, la sûreté, la mesure ; elle doit faire que l'ennemi soit toujours tenu hors de la place, que le cœur de

l'homme soit toujours abreuvé des sources des eaux vives, et que sa pensée soit comme un foyer où les lumières Divines se réunissent pour se réfléchir ensuite avec plus d'éclat. Comme ce sont là les facultés primitives de l'homme, si elles parviennent à atteindre le but de leur destination, l'homme est réellement dans sa prière ou, pour mieux dire, l'homme est alors réellement la prière, et le sacrifice de la plus agréable odeur que le Seigneur puisse recevoir. Mais où est-il celui qui s'est réellement converti en une prière et en un sacrifice de la plus agréable odeur pour le Seigneur ?

Dieu avait dit : « L'homme sera un centre où réfléchiront tous les rayons de ma gloire. Il a reçu de moi, dans son corps, la base de toutes les impressions et de toutes les qualités des êtres sensibles, comme il a reçu de moi, dans son esprit, la base de toutes les impressions et de toutes les propriétés supérieures. C'est pour moi que j'ai disposé et placé l'homme dans ce haut rang. J'ai eu pour but ma propre joie, ma propre gloire, et l'avancement de mes desseins. Et cependant l'homme a dédaigné mes présents. Il a dédaigné de travailler à ma gloire et à l'avancement de mes desseins. Comment traiterai-je ce serviteur infidèle ? Je le traiterai comme les nations qui auront pris les idoles pour leurs dieux. Mille univers entassés les uns sur les autres ne déroberaient pas à mes yeux ces coupables ; leur crime osa frapper mon trône, et la secousse qu'il éprouva, ma justice s'en souvient encore. Hommes négligents, hommes insensibles à ma gloire et à l'avancement de mes desseins, remplissez-vous du zèle de ma maison jusqu'à ce que les murs de Jérusalem soient relevés, jusqu'à ce que vous soyez réellement convertis en une prière active et en un sacrifice d'agréable odeur pour celui qui vous a créés. »

Quant au nouvel homme, il s'est réellement converti en une prière active, et voici comment ses facultés ont recouvré les droits de leur destination originelle. Il a dit : « J'invoquerai Dieu au nom du Réparateur, j'invoquerai le Réparateur au nom de l'accomplissement de la loi, j'invoquerai l'accomplissement de la loi au nom de la foi, j'invoquerai la foi au nom de mes œuvres et de la constance de mes saintes résolutions. Voilà les quatre fleuves que ce nouvel homme a trouvés en lui ; il a trouvé aussi en lui le jardin d'Éden ; dès lors il s'est rempli de confiance et de zèle, et les moissons sont devenues abondantes. Autrefois ces quatre fleuves ne faisaient qu'un, lorsque ce jardin d'Éden était encore dans sa fertilité primitive. Mais les catastrophes de la nature, en multipliant *les montagnes* et *les vallées*, ont divisé les sources des fleuves et en ont multiplié les courants.

Cette multiplicité peut et doit ralentir l'œuvre, mais elle ne doit pas l'empêcher de s'accomplir. Toutes les voies de la sagesse sont douces ; elle ne resserre la mesure de nos jouissances que parce que nous avons resserré la mesure de nos facultés, et que, vu notre actuelle disproportion avec la lumière qui nous était destinée autrefois, nous ne pourrions aujourd'hui, sans périr, la contempler dans tout son éclat. Mais cette lumière se trouve encore assez vive et assez abondante non seulement pour suffire à nos besoins, mais encore pour combler de délices celui qui met en elle toute son affection.

C'est pourquoi le nouvel homme a dit avec jubilation et dans la plénitude de son espérance : « Quand le feu du Seigneur aura enflammé mon cœur et brûlé mes reins, quand les hommes de Dieu auront préparé tous les sens de mon âme, quand l'huile sainte aura accompli ma consécration extérieure et intérieure, alors le Seigneur entrera en moi, il se promènera dans moi, comme autrefois il se promena dans le jardin d'Éden. J'entendrai mon Dieu, je verrai mon Dieu, je concevrai mon Dieu, je sentirai mon Dieu ; il aplanira lui-même les voies par où il voudra faire marcher sa sagesse, il disposera mon cœur pour y pouvoir habiter comme dans un lieu de repos, et quand je voudrai me nourrir des douceurs de la vertu, de l'empire des forces et des puissances, et de la délicieuse contemplation de la lumière, je considérerai le céleste habitant qui demeurera en moi, et il me procurera à la fois tous ces biens. »

« Quand le céleste habitant qui demeure en moi m'aura procuré tous ces biens, je sèmerai dans le champ de la vie les germes de *ces arbres puissants* ; ils croîtront sur les rives de ces fleuves de mensonge qui inondent le périlleux séjour de l'homme. Ils entremêleront leurs racines pour soutenir *les terres* que ces fleuves baignent de leurs eaux, et ils empêcheront qu'elles ne s'écroulent et qu'elles ne soient entraînées dans *les courants*. Ils pousseront de longs rameaux qui ombrageront les bords des fleuves et préserveront de l'ardeur du jour *le patient pêcheur* qui viendra chercher *sa nourriture*, la ligne à la main. Ces rameaux rendront un autre service

au navigateur, qui pourra y attacher *sa nacelle* et prendre un moment de repos après un voyage fatigant. Avec plus d'ardeur encore saisira-t-il ces rameaux secourables dans les fréquents naufrages dont sa dangereuse navigation est marquée journallement ; il les saisira dans sa frayeur et il les bénira de l'avoir aidé à s'arracher au gouffre qui allait l'engloutir. »

« Tels sont les fruits que je dois attendre des *vertus* de ma pensée et de mon cœur, si je suis zélé pour la gloire et le service du céleste habitant qui demeure en moi. Ce sont comme des aimants que j'aurai placés hors de moi, qui souleveront au-dessus de la terre ma masse informe, qui m'attireront vers la véritable mine, et me serviront de boussole dans les divers sentiers de ma carrière. Ce seront mes trésors dans ce bas monde, et mon cœur sera avec eux, puisqu'on nous a dit *que là où est notre trésor, là est notre cœur.* »

Nous ne saurions trop l'affirmer, ce n'est point par la répétition des paroles dans sa prière que le nouvel homme est parvenu à pouvoir se remplir de ces douces espérances, et à faire sortir de lui de ces paisibles intelligences qui répandent autour d'elles le calme et le repos ; c'est en rassemblant avec soin tout le feu de son être intérieur qu'il en voit enfin s'élever une flamme pure, vive, et légère qui purifie l'air et qui l'agite doucement, en en faisant exhaler un vent rafraîchissant ; voilà comment il est parvenu à découvrir en lui les quatre fleuves du jardin d'Éden, subdivisés dans ces sept sources sacramentelles qui sont les puissances de son âme, et qui n'auraient jamais pu recouvrer leur activité naturelle si l'âme de ce nouvel homme n'avait été elle-même régénérée et ordonnée de nouveau par le sacrement de la parole.

5^e extrait. – Madame DUCARRE, *La loi universelle*, 1933.

Toute la fécondité de la partie inférieure de l'âme qui alimente la vie humaine vient de ses racines ; si elles plongent dans le fleuve mystérieux d'Éden, alors cette vie se couvre de feuilles, de fleurs et de fruits célestes, elle se manifeste comme « arbre de vie ». Tous les dons spirituels y sont attachés. Par la prévarication d'Adam, cet arbre est devenu l'arbre de la croix.

Dès que l'âme a renoué le divin contact, dès qu'elle a commencé de s'alimenter à la source de vie, l'homme se sent déjà plus fort dans l'adversité, son cœur se ranime et son esprit s'éclaire. La raison de cette revigoration, c'est que l'homme, insensiblement, se place sous la Loi Universelle et commence de participer à ses rythmes. La Loi Universelle règne là où les êtres sont unis, là où le frère malade, affaibli, malheureux, reçoit rapidement du secours – non pas le secours ostentatoire qui distingue d'autant plus celui qui donne de celui qui reçoit, mais l'aide spontanée qui ne sait même pas quel est son « mérite » et ne tire pas de traites sur le prochain en escomptant de la « reconnaissance » ou sur Dieu, en escomptant une « récompense ».

*

Le retour de l'homme dans le sein de l'immortelle Sagesse le remet en harmonie avec la Loi Universelle. Il s'abreuve, de nouveau, aux quatre fleuves de l'Éden par lesquels se distribuent perpétuellement l'intelligence et la lumière divines. Sans indolence spirituelle, car il sait que l'ennemi rôde toujours, attentif à nos moindres faiblesses, l'homme suit le chemin de la Vérité, seul moyen d'acquérir le discernement qui lui montre les actions à accomplir et celles à éviter, la justice, sensation exacte de ce qui est dû à chacun, la pacification des forces instinctives qui bouillonnent en lui, non par leur destruction mais par leur transformation, la force, le courage qui réfrène le désordre intérieur et brise les obstacles extérieurs.

Longue et pénible est la voie du retour, car cet homme revient de bien loin ; il avait oublié jusqu'à l'ABC de la sagesse et, maintenant, éclairé par la lumière intérieure, il demande au Ciel des choses simples, longtemps méprisées : la persévérance, la patience, la résignation, la faveur de comprendre son devoir de chaque jour et la force de l'accomplir sans défaillance. Dans toutes ses pensées, dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions, l'homme va s'efforcer de diffuser les rayons divins qui l'éclairent, en manifestant en toute occasion l'Amour envers tous, la Beauté et la Vérité, dons de l'Esprit-Saint.